

Une présentation de L'Ouvrier

Puisque un certain nombre de camarades sont réunis avec nous pour la première fois, il me semble utile de dire quelques mots de présentation de ce qu'est notre groupe, de ce que nous pensons de la situation actuelle et de ce que nous essayons de faire.

Nous pensons que le monde n'est pas régi par la fatalité. S'il est comme il est aujourd'hui, injuste, malade, dur à vivre, terrible pour les peuples, c'est dû ni à Dieu, ni au diable. C'est dû à la règle du jeu qui existe sur terre, entre les hommes. Ces règles ont été autrement à d'autres périodes. Il y a eu des périodes sans exploitation. Il y a eu des systèmes d'exploitation différents. Aujourd'hui, c'est un système que nous appelons capitaliste. Parce que ce sont les gros propriétaires de capitaux qui en sont les responsables. Ce système actuel est jeune, il n'a que 200 ans à peine.

Depuis qu'il a existé, des luttes ont existé contre lui. C'est le monde ouvrier qui a mené la lutte à ce jour la plus aboutie contre lui. Dans les années 1920, du temps de nos grands parents, le monde capitaliste a failli s'écrouler. C'est la preuve que ce système n'est pas imbattable. La dernière fois que des masses de gens, ce n'est pas un mot péjoratif, ça veut dire qu'effectivement des centaines de milliers de gens et pas seulement des politiciens, l'ont combattu ouvertement, consciemment, ce doit être avant la seconde guerre mondiale : dans les années 1934, 1936.

Mais nous vivons actuellement une période où personne ne le combat vraiment. Il y a des courants écologiques, ou autres qui critiquent un aspect, mais pas de mouvement pour changer le système lui-même. C'est pourquoi il semble ancien, et durable, aux gens qui n'ont pas étudié l'histoire.

L'histoire nous apprend que ce système n'est ni ancien, ni imbattable. Elle nous apprend aussi que les masses, les peuples ne se battent tous les jours. Ce n'est pas possible. Ça ne se passe pas comme ça. Par contre, ce qui est sur, ce que lorsque des peuples souffrent, obligatoirement, au bout d'un moment, la révolte éclate sous une forme ou une autre.

Il existe d'autres groupes comme le nôtre qui pensent toutes ces choses. heureusement, nous ne sommes pas seuls. Nous, nous pensons que ce qui manque le plus, pour préparer l'avenir, pour préparer la réussite de la future révolte, c'est de mettre de la culture, de la conscience, de la clarté, des idées et des explications dans les têtes.

La plupart des autres groupes pensent qu'il le faudrait, le disent, mais ne le font pas. Ils se voient plutôt dans la situation des années 1920 ou 1930. Et ils pensent donc qu'il ne manque qu'une chose, c'est un parti pour unir et rendre efficace l'action des masses. Et la plupart de ces groupes tentent de recréer ce parti, soit seuls, soit en regroupant les autres.

Nous, nous pensons que s'il n'y a pas de parti, ce n'est pas par manque de volonté d'en faire un. C'est que la situation n'est pas celle-là. Il n'y a pas toujours eu de parti dans l'histoire du mouvement ouvrier et de la lutte des classes. Il y a eu des périodes où il a fallu faire un autre travail que celui d'organiser un parti. Où il fallait d'abord toucher les gens, les masses, faire naître en elles l'espoir en une autre société.

Et nous pensons que lorsque cette idée aura germé, il sera temps de fonder un parti. En attendant, il faut certes, se souvenir de ce que c'est qu'un parti, d'étudier ceux qui ont existé, pour pouvoir faire au moins aussi bien. Donc, notre travail est aujourd'hui plus proche, effectivement, de celui d'une société d'éducation populaire communiste.

J'ouvre ici une parenthèse pour dire deux mots de nos camarades de Partisan. C'est un des groupes avec lesquels nous avons de bons rapports, que nous avons soutenu. Ces camarades viennent de décider d'essayer de changer leur journal pour le rendre plus accessible aux ouvriers. Nous nous en étions réjouis. Mais la lecture du numéro un, personnellement, me déçoit. Je trouve qu'ils ne sont pas arrivés à changer. Ils s'adressent en réalité toujours à des militants. Et je ne pense pas que leur nouveau journal soit plus accessible aux travailleurs qui partent de zéro, et qui ont besoin de comprendre le monde. Mais vous en jugerez, et je vous incite à vous y plonger, à l'analyser.

Chaque fois que nous écrivons, à l'Ouvrier, nous essayons d'être lisibles, compris, par des gens qui débutent, qui n'ont jamais rien lu ou entendu de vraiment socialiste ou de vraiment communiste. Et nous pensons que c'est cela qu'il faut faire. Que c'est cela qui manque. On ne manque pas de textes qui parlent aux militants. Il y a plein de journaux qu'on peut trouver pour cela. On manque de textes qu'on peut faire lire aux gens normaux tels que, qui peuvent ensuite circuler par eux-mêmes. Et de textes qui remettent en cause la société elle-même, pas qui discutent politique politicienne, ou qui se contentent de critiquer un point ou un autre.

Voilà donc notre action actuelle.

J'ajoute encore deux choses sur les milieux que nous voulons essayer de toucher en priorité. Nous partons d'une analyse de l'évolution de la société. D'abord, nous vivons dans un pays riche. Si riche que les capitalistes ont les moyens de rendre privilégiés une partie de la population, et dans la population ouvrière, ils privilégient une partie, que nous appelons pour simplifier l'aristocratie ouvrière.

On n'est pas un salaud en soi parce qu'on est né dans ces milieux, ni même parce qu'on est né bourgeois. Mais on risque de le devenir du fait du fonctionnement de la société. Car l'argent, le privilège, n'est pas neutre : il tend à acheter les gens. Alors, si nous rencontrons des gens humains, dévoués aux autres de ces milieux, très bien. Mais ensuite, nous choisissons de faire l'effort de nous adresser aux plus exploités, aux plus opprimés.

En France aujourd'hui, ce sont surtout les jeunes travailleurs, les immigrés, les femmes travailleuses, les ouvriers non qualifiés, les travailleurs en précaire. Ces camarades-là sont plus difficiles à toucher, en général, que d'autres. Ils lisent moins, ou peu. Sont abrutis parfois par le travail et la vie de famille. Eh bien, ça veut dire pour nous que nous y portons plus d'attention, que nous en discutons plus entre nous, car tout peut se discuter, dans le moindre détail, pour trouver les moyens d'avancer.

Ce problème n'est pas nouveau. Mais il n'a jamais été vraiment vu comme cela en France. Pas même dans les années 1920-1930. Et finalement, quand les ouvriers les plus privilégiés de ces années-là ont eu les congés payés, la semaine de 40h au lieu de bien plus, ils se sont estimés gavés, et ont contribué, avec malheureusement la trahison des partis ouvriers de l'époque, à cesser le combat.

Le dernier problème que je voudrais évoquer, et j'en aurai fini, est un peu nouveau par rapport aux années 1930. Depuis Marx, on avait compris que le combat contre le capitalisme devait se préparer et se mener à l'échelle internationale. Le mot, l'idée, existaient. Et des internationales, des partis se construisant par-delà les frontières, ont existé. Mais à cette époque, le système capitaliste n'existait qu'en Europe, et aux Etats-Unis, en gros. Ce qui change aujourd'hui, c'est qu'il y a de plus en plus d'ouvriers dans les anciennes colonies, en Afrique par exemple. Et que le système capitaliste tire une bonne partie de sa force de l'exploitation de ces régions.

Il est donc indispensable de tisser des liens, dès aujourd'hui, avec nos frères de ces pays. Eux ne peuvent s'en tirer seuls face à la puissance de notre impérialisme. Mais nous non plus, ne pouvons vraiment combattre de manière juste et efficace notre patronat sans ces liens. Donc, avec ces camarades aussi, nous faisons un effort particulier pour qu'ils rejoignent notre combat, et que cela devienne vraiment une lutte commune.

Voilà ce que nous pensons et ce que nous essayons de faire.

mars 2000